

La revue *Résolang* entend promouvoir, en littérature, linguistique et didactique françaises et francophones, une recherche fondée sur le dialogue entre les disciplines et le réseau des chercheurs et équipes de recherche qui s’y consacrent, au sein des universités algériennes et avec leurs partenaires internationaux.

Attachée à refléter une recherche vivante et actuelle, elle s’ouvre aussi bien aux études des jeunes chercheurs et doctorants qu’à des programmes thématiques sollicitant des spécialistes d’origine géographique et de champs disciplinaires les plus divers.

Résolang ne publie que des articles inédits. Les contributions présentées dans chaque numéro sont soumises à l’aval du conseil scientifique et d’un comité de lecture international anonyme.

Comité d’édition

Présidente: Rahmouna Mehadji Zarior, *Université d’Oran*

Fewzia Sari Mostefa Kara, *Université d’Oran*

Anne-Marie Mortier, *Université Lyon 2*

Conseil scientifique

Président: Bruno Gelas, *Université Lyon 2*

Boumediène Benmousset, *Université de Tlemcen*

Jacqueline Billiez, *Université Grenoble 3*

Hadj Miliani, *Université de Mostaganem*

Fewzia Sari Kara Mostefa, *Université d’Oran*

Djamel Zenati, *Université Montpellier 3*

Secrétariat de rédaction

resolang@gmail.com

Université d’Oran – Faculté des lettres, des langues et des arts

B.P. 1524, El M’naouer, Oran 31000

Directeur de la publication

Monsieur le Recteur de l’Université d’Oran

Les conditions de soumission des articles, les recommandations aux auteurs, la charte typographique *Résolang* et les mentions légales sont consultables sur les sites :

www.univ-oran.dz – rubrique « revues »

sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php



Dialectique de la ruse féminine à travers les contes populaires algériens

La tradition est transmise par les anciens sous la forme de productions orales comme les contes, les légendes, les chansons, qui restent les formes privilégiées de passation de valeurs, de normes et de principes pour réguler les comportements et les attitudes des individus. Le thème de la ruse féminine, qui fait l'objet de cet article, propose de dégager un discours relatif au rapport homme/ femme dans la société algérienne à partir d'une catégorie de la tradition orale, le conte¹.

Souvent dits et transmis par les femmes, les contes parlent d'elles et plus précisément de leurs rapports avec les hommes dans une société de type patriarcal où l'on s'évertue à les convaincre de l'infériorité inhérente à leur sexe. Les confrontations, la lutte entre les deux parties, semblent en être les thèmes favoris, et nous allons tenter de déterminer comment les femmes conteuses traduisent leurs inquiétudes, leurs peines et leurs joies, leurs angoisses et leurs désirs... Comment elles vont parler d'elles, se décrire, s'exposer, se compromettre, mais surtout proposer des stratégies en vue de se réaliser comme êtres sociaux. Notre hypothèse est en effet que, à travers cette production orale, se met en place une stratégie, entendue comme ruse, comme manœuvre orchestrée et coordonnée dans un but précis. Comme tous les contes en général, ceux-ci vont "valider" le système social de valeurs qui consacre l'idéologie dominante en ce qui concerne les relations entre les deux sexes et les rôles attribués à chacun d'eux. Mais ces mêmes récits vont, d'autre part, fournir des stratégies, des modèles de comportement, qui vont corroder et miner de l'intérieur un système où la pratique de la discrimination des sexes accorde le primat absolu à l'homme.

Aborder la dialectique de la ruse dans les contes populaires algériens, c'est appréhender l'ensemble des mécanismes qui la régissent dans son acception générale; pour ce faire, il s'avère indispensable de remonter à sa genèse à travers les mythologies et les représentations symboliques, ainsi que dans la pensée musulmane. Ensuite, il s'agira de montrer l'aspect dichotomique de la ruse afin d'en dégager les multiples représentations, sachant qu'elle est généralement définie comme une forme supérieure d'intelligence calculatrice. Face à une situation antagonique et contradictoire, elle met en effet en place un savoir-faire visant à atteindre un but précis. Elle fait appel à des moyens détournés, à des artifices et des subterfuges, destinés à faire croire et à agir en conséquence. La dissimulation et le secret, sont ses atouts et ses privilèges fondamentaux.

1. La réflexion est basée sur un corpus de contes oraux que nous avons recueillis sur bandes sonores, puis transcrits en arabe algérien, et enfin traduits en langue française, aux fins d'analyse dans le cadre d'une recherche sur les images féminines dans les contes populaires algériens (Mehadji 2005).

1. La ruse dans les mythologies et les représentations symboliques

La ruse chemine dans toutes les entreprises humaines, et participe activement à l'élaboration des symboles et des mythes, où elle apparaît sous diverses figures.

Dans l'univers culturel de la Grèce antique, la ruse est symbolisée par Métis, l'épouse de Zeus, qu'il se hâta d'avaler pour se protéger du fameux oracle du fils détrônant le père. Athéna, la fille de Métis et de Zeus, doit donc sa sagesse et sa ruse à sa mère. Georges Balandier rappelle cette intervention de la ruse au royaume des Dieux¹ en disant :

« Zeus lui doit l'existence et il "l'épouse", il allie le pouvoir de simulation à son propre pouvoir ; Athéna marie la raison à la ruse, et les diverses puissances divines en ont chacune une part, investie dans les savoirs dont elles sont titulaires. Son expression mythique la constitue servante de l'intelligence » (Balandier 1985, p.114).

Dans la mythologie grecque, Sisyphe, roi de Corinthe, fut également très célèbre pour son ingéniosité et ses fourberies qui lui valurent la colère des dieux : il fut condamné à pousser éternellement en haut d'une colline un énorme rocher qui dévalait à nouveau la pente dès qu'il avait réussi à le hisser au sommet. Les dieux lui imposèrent ce châtement, qui devait l'occuper pour l'éternité, afin de l'empêcher d'inventer quelque évasion, car à deux reprises il avait su échafauder des stratagèmes lui permettant d'échapper à la mort. Il est le type même du rusé puni à tout jamais chez Hadès (dieu des Enfers) pour avoir osé berner la Mort.

Selon une tradition posthomérique, Sisyphe passe pour être le vrai père d'Ulysse, le héros de l'armée grecque qui a su allier la ruse à sa force pour vaincre ses adversaires, aussi bien dans le royaume des humains que dans celui des Dieux. Il est connu pour être l'auteur du stratagème du cheval de bois qui permit la prise de Troie. En évoquant la ruse en relation avec Ulysse, Balandier nous dit encore :

« Sa réalisation humaine est Ulysse qui ne cherche qu'une chose et partout "la victoire". Par tous les moyens, ceux des pièges, des subterfuges, ceux des mots y compris. Ulysse a été vu comme le "modèle du comportement manipulatif" qui conduit à se plier aux circonstances, à tourner les forces naturelles contre la nature elle-même afin de la dominer » (Balandier 1985, p.114).

À partir de la mythologie grecque, on comprend aisément toutes les imbrications que la ruse prend au quotidien, dans le cheminement de la pensée et des actes, pour aboutir à son paroxysme final : la suprématie incontestable de l'homme sur la nature. Ulysse en est l'emblème, puisqu'il parvient même à emprisonner les vents pour servir ses desseins. Dans son ouvrage intitulé *Ulysse ou l'intelligence*, Gabriel Audisio (2002) a clairement montré qu'il n'est pas seulement le héros valeureux de l'armée grecque, mais bien plutôt celui dont la bravoure se fonde sur l'ingéniosité d'une intelligence supérieure.

En Afrique occidentale, dans les sociétés du Bénin, existe aussi une figure sacrée symbolisant la ruse : elle est représentée par Legba². Ce dieu, dernier-

1. Pour les diverses figures de la ruse chez les dieux de la Grèce ancienne, se reporter à Detienne & Vernant 1974.

2. Un anthropologue béninois a consacré toute une thèse de Doctorat-ès-Lettres sur Legba : Aguessy 1973.

né d'une divinité bisexuée (Mawu-Lisa), n'eut, du fait de son arrivée tardive, à se charger d'aucun secteur de l'univers. Cependant, maîtrisant les langues, il devint l'interprète des dieux : il leur permet de communiquer entre eux et d'être aussi leur messager auprès des hommes. Legba, Dieu de la communication, est caractérisé par son indiscipline et sa ruse. Il n'a aucune règle, aucune barrière, aucun engagement, puisque n'étant chargé d'aucune responsabilité particulière ; il ignore totalement les principes du manichéisme : « L'espace, les règles, les catégories ne lui imposent pas de limites ; il échappe aux obligations et aux emprises, aux distinctions de bien et de mal. Il est l'"être bon-mauvais", la figure même de l'ambivalence » (Balandier 1985, p.96). Sa position divine lui permet évidemment de s'opposer à quelque discipline que ce soit. Il a la faculté d'être présent en plusieurs lieux à la fois, d'agir partout en même temps, et ce don d'ubiquité fait qu'il se retrouve en chacun des hommes : son pouvoir représente dès lors la liberté de l'homme qui refuse de se plier aux contraintes d'un ordre social, même au prix d'une indiscipline totale¹. Ainsi met-il à son service tous les ressorts et les ressources de la ruse, dans une optique qui n'est pas sans nous rappeler *Le Prince* de Machiavel.

Au Niger, chez les Kanuri du Manga (sud-est près du lac Tchad), la coiffure des femmes symbolise la puissance de leur ruse et son indéniable fertilité. Dans son article sur les figures féminines dans les contes africains, Geneviève Calame-Griaule, nous révèle que, jusqu'à son mariage, la jeune fille adopte une coiffure particulière se structurant de la manière suivante :

« ... trois touffes de cheveux, deux en avant et une à l'arrière de la tête. Or les Kanuri disent que chacune de ces touffes renferme trente-trois ruses, ce qui porte à quatre-vingt-dix neuf le nombre de ruses dont est capable une femme, ruses qu'elle raffine au cours des années et qui culminent avec la vieillesse. C'est pourquoi, dit-on, les hommes ont si peur des vieilles femmes. » (Calame-Griaule 1992, p.133).

À travers ces quelques exemples empruntés aux mythologies et aux constructions symboliques, la ruse apparaît donc comme la modalité de n'importe quelle action. Elle peut être utilisée en vue d'acquérir un pouvoir², de rejeter une discipline contraignante, de se soustraire à un diktat, ou simplement employée comme procédé afin d'accéder à un but. De ce fait, le monde de la ruse se révèle être un monde aux ressources illimitées, infinies et plein d'ambiguïtés³.

1. En ayant la capacité de partout intervenir, d'être par savoir et calcul maître de toutes les situations, Legba à celle de ruser avec les contraintes qui définissent l'ordre du monde et de la société. Il provoque l'action d'une part de liberté, il introduit la possibilité de ne pas être totalement assujéti à la nécessité du destin et à la force des pouvoirs. » (Balandier 1985, p.62).

2. Qu'un prince donc se propose pour son but de vaincre et de maintenir l'Etat : les moyens seront toujours estimés honorables et loués par chacun » : Maxime de Nicolas Machiavel, *Le Prince*.

3. Relevant que le champ de la ruse est tellement vaste qu'elle en devient insaisissable, Georges Balandier propose de s'appuyer sur la réflexion de FREUND (1965) pour tenter de la catégoriser selon les classes suivantes : « Les unes visent le succès, quelle que soit la manière ; elles sont de pures manœuvres afin de parvenir à un but. Les autres s'inscrivent dans un cadre de règles, de codes et de conventions ; elles opèrent légitimement, elles sont des façons de négocier le rapport aux situations concrètes. Les dernières se présentent de manière implicite dans les activités et les attitudes qui exploitent les ressources de la subtilité (usage habile de la "vérité") et de la duplicité (usage efficace des apparences), afin d'exercer un pouvoir, une influence ou une emprise, ou de séduire. » (Balandier 1985, p.116).

2. La ruse dans la pensée musulmane

Dans la culture arabo-musulmane, l'homme n'entreprend rien sans en référer à la tradition qui remonte jusqu'au prophète et, par delà, à Dieu. L'ouvrage sur la stratégie politique des Arabes, traduit à partir de manuscrits originaux par René R. Khawam, un spécialiste de ces textes, nous dévoile les origines de l'habileté politique des Arabes, reconnus pour être de braves guerriers mais surtout de rusés diplomates¹. Il ne ressemble en rien à un traité de science politique, mais rapporte une grande variété d'anecdotes religieuses et de petites histoires sur la ruse des anges, des djinns, des prophètes, des khalifes, des rois, des sultans, de tous les gens de l'administration (vizirs, gouverneurs, juges, procureurs, jurisconsultes) et même des hommes pieux et de ceux qui pratiquent l'ascèse. Ces histoires symboliques et ces fines paraboles proposent au lecteur une philosophie de la ruse qui inspire la conduite de simples mortels, mais dont l'origine se trouve déjà dans le monde divin : « Car sur ce terrain, Dieu a un sérieux rival en la personne de Satan, de même que les anges auront forte partie à jouer en face de leurs adversaires habituels, les démons et les djinns » (Khawam 1976, p. 13).

L'auteur nous apprend que le terme "ruse" – *hila* en arabe – désigne à l'origine une machine inventée par un savant astucieux, et qui a permis d'économiser le travail humain grâce à l'application de lois physiques ; de ce fait, pour les Arabes, la ruse n'aurait aucune connotation péjorative ; bien au contraire, elle serait la preuve d'une intelligence supérieure, une intelligence suprême dirions-nous, puisque nous la percevons dans sa forme la plus totale à travers l'œuvre de Dieu qui « ... n'hésitera pas à user de subterfuge pour persuader ses prophètes, candidats à l'éternité, de mourir quand même d'une mort d'homme – c'est-à-dire d'accepter cette mort, voire de la réclamer » (Khawam 1976, p. 12). Nous est ainsi rapportée l'anecdote de la mort d'Abraham, auquel Dieu avait promis de ne lui prendre l'âme que si celui-ci la lui réclamait explicitement. Lorsque l'heure fut venue pour lui, Dieu lui envoya un ange sous la figure d'un vieillard totalement perclus :

«— Ô Abraham, je voudrais avoir quelque chose à manger.

Abraham s'étonna de l'entendre parler ainsi.

— Meurs, s'écria-t-il, cela vaut mieux pour toi que de continuer à vivre dans cet état.

Il possédait toujours chez lui de la nourriture apprêtée, à l'intention des hôtes de passage. Il présenta au vieillard une grande écuelle contenant du pain émietté dans du bouillon et de la viande. Le vieillard s'assit pour manger, tout en répandant des résidus par terre. Il avalait avec effort et peine, prenait la bouchée et la laissait tomber de sa main.

— Ô Abraham, disait-il, aide-moi à manger.

Abraham portait avec sa main la bouchée jusqu'aux lèvres du vieillard. Mais elle glissait sur la barbe de celui-ci et sur sa poitrine.

— Vieillard, quel âge as-tu ? demanda Abraham.

L'homme cita un nombre d'années légèrement supérieur à l'âge d'Abraham. Alors celui-ci – que le salut soit sur lui – s'écria :

— Ô Dieu, notre Dieu, prends-moi vers toi avant que je n'atteigne l'âge de cet homme et ne tombe dans l'état que je lui vois.

À peine Abraham avait-il parlé ainsi que Dieu – qu'Il soit exalté et glorifié ! – prit possession de son âme. » (Khawam 1976, p. 47).

1. Khawam 1976. Le manuscrit original dont l'auteur est anonyme date de la fin du XIII^e siècle ; il a pour titre *Raqâ'iq al-hilal fi Daqâiq al-hiyal*.

Le Coran est d'ailleurs une source inépuisable de références à la ruse. La notion de subterfuge dans son acception divine est présente dans de nombreux versets qui définissent l'action de Dieu dans son rapport à l'homme, faisant ainsi de cette démarche une action digne des plus sages puisqu'elle s'apparente à celle du divin :

« [Les fils d'Israël] machinèrent [contre Jésus], mais Allah machina [contre eux] et Il est le meilleur de ceux qui machinent » (*Le Coran*, « La famille de Imrân », III, 47/54 : traduction Blachère 1949-1950, p. 82).

« Les fils d'Israël rusèrent contre Jésus. Dieu ruse aussi ; Dieu est le meilleur de ceux qui rusent » (*Ibid.* : traduction Masson 1967, p. 68).

« Les juifs imaginèrent des artifices contre Jésus. Dieu en imagina contre eux ; et certes Dieu est le plus habile » (*Ibid.* : traduction Kasimirski 1840, p. 75).

Machiner, ruser, imaginer des artifices appartiennent au même champ sémantique qui ne manque pas de s'élargir à travers d'autres versets : *baram, kayd, khad', makr* sont traduits par feinte, leurre, duperie, mystification, artifice, stratagème, détour ou subterfuge¹, pour affirmer la supériorité divine sur ce terrain, mais surtout pour montrer que cette démarche reste le meilleur procédé de persuasion, le moyen le plus subtil pour décourager une volonté fourvoyée.

Dieu ou Satan, anges ou démons², pour le bien ou pour le mal : l'aspect dichotomique de la ruse renvoie au bien fondé de son usage. Elle inspire tout autant la conduite des prophètes, que celle des hommes et des femmes qui prennent quelquefois de grandes libertés dans ce domaine, et en font une arme redoutable : d'où l'aspect très discuté de ce procédé, encombré d'a priori issus de la mentalité collective.

La ruse dans les contes populaires algériens

Comment s'articule-t-elle dans les contes populaires algériens ? Quelles sont ses motivations, ses objectifs et les moyens mis en œuvre pour les réaliser ?

1. Les motivations de la ruse ou l'assujettissement de la femme

Dans l'univers contique, l'homme apparaît comme un personnage doué d'une forte personnalité. Rigide, inflexible, il ne peut tolérer aucun écart : responsable de l'honneur de la sœur qu'il a pour mission de surveiller, il ne peut guère s'autoriser un relâchement, et si malgré toute sa vigilance elle va jusqu'au bout de la transgression en mettant sa virginité en péril, il devra la châtier sans hésitation³ ; de même pour sa femme : si par hasard il la soupçonne d'avoir une liaison amoureuse, ou simplement de s'être exposée à un

1. *Le Coran* : « Les Femmes », IV, 141 ; « Les 'Arâf », VII, 97 & VII, 182 ; « Le Butin », VIII, 17 & VIII, 30 ; « Le Tonnerre », XIII, 42 ; « Les Fourmis », XXVII, 51 ; « Les Ornaments », XLIII, 79 ; « Le Calame ou *Nûn* », LXVIII, 45 ; « L'Astre nocturne » LXXXVI, 16.

2. Si l'Islam, comme d'ailleurs les anciens Arabes, place au sommet du sacré un être suprême, il n'ignore pas pour autant les puissances subalternes, de nature chthonienne ou céleste, lesquels, du temps du paganisme arabe, jouaient un rôle prépondérant dans les affaires de l'univers. » (Chelhod 1986, p. 67).

3. Il s'agit de sept frères dont la sœur visiblement enceinte est accusée d'avoir déshonoré la famille ; elle sera abandonnée dans la forêt afin de servir de pâture aux loups : « Celle qui avala un œuf de serpent ». (Mehadji 2005, p. 357).

regard étranger, l'obligation de la répudier sur-le-champ sera un impératif absolu pour lui¹.

Il doit être autoritaire, savoir commander avec énergie, et sa parole impérieuse ne saurait être discutée ou remise en question sous peine de représailles : si l'épouse s'avise de douter un seul instant de sa parole, c'est une véritable atteinte à sa virilité ; il sera intransigeant et sévira avec un maximum de rigueur².

L'homme doit être également justicier, car il ne peut souffrir aucune iniquité. En redresseur de tort inexorable, il agira de manière impartiale afin de réparer le mal et punir ceux qui en ont été à l'origine : si ses sœurs sont calomniées, c'est tout le groupe qui est discrédité, et il ne saurait tolérer une atteinte à l'honneur familial sans réagir vigoureusement. La sanction sera implacable, même si ce sont ses propres épouses qui sont à l'origine de la diffamation³. Plus généralement, si un individu mal intentionné vise à l'éclatement de la famille et de sa cohésion, seule la peine de mort sera à la mesure du préjudice causé⁴.

Quand on considère ainsi les valeurs dominantes allouées au sexe masculin, il semble que le statut et la position de l'homme ne lui permettent aucune faiblesse : il est ferme, intraitable, impitoyable, tyrannique, scrupuleux... autant d'attributs témoins d'une virilité authentique qui lui décerne le rôle de dominateur. Ces valeurs traditionnelles sont célébrées dans l'univers du conte populaire. Servant de modèle aux membres du sexe masculin, elles accordent aux hommes des pouvoirs sans limitation aucune et maintiennent les femmes dans un état d'infériorité intrinsèque à leur sexe. Les relations préétablies au départ par un rapport de domination/subordination sont totalement en faveur des hommes.

Dans ce contexte, il est clair que le privilège découlant de la virilité n'a pas à être discuté. Cependant, si les femmes n'aspirent ni au pouvoir ni à la puissance, si elles sont véritablement en prise avec la réalité dans laquelle elles baignent, et qu'elles prétendent seulement à une condition sociale décente où elles peuvent s'affirmer en tant qu'individus à part entière, alors ces mêmes récits leur proposent un envers du décor, des stratégies qui vont leur permettre de détendre au maximum les rapports conflictuels avec le sexe opposé, sinon de prendre une revanche sur lui, comme négation de leur asservissement/avilissement.

2. L'aspect dichotomique de la ruse

La ruse revêt toujours un aspect dichotomique et ambigu qui tient au fait même de sa définition équivoque : « 1. Procédé habile et déloyal dont on se sert pour parvenir à ses fins ; procédé utilisé pour venir à bout d'un adversaire. 2. Adresse de quelqu'un à agir de façon trompeuse, déloyale »⁵.

1. C'est le cas de l'épouse d'un marchand de tissu, soupçonnée d'avoir accepté un cadeau de la part d'un jeune homme qui serait amoureux d'elle : « Le jeune homme qui voulait se marier » (Mehadji 2005, p.393).

2. Un époux séquestre sa femme pendant plusieurs années parce qu'elle refuse de lui donner raison : « La ruse des hommes et la ruse des femmes » (Mehadji 2005, p.380).

3. Sept frères puniront de mort leurs sept épouses respectives qui ont comploté et porté de fausses accusations sur leur sœur : « Celle qui avala en œuf de serpent » (Mehadji 2005, p.360).

4. Il s'agit de sept frères qui exécutent la servante qui fut à l'origine de leur exil : « Ouadâa qui perdit les sept » (Mehadji 2005, p.403).

5. *Petit Larousse illustré*. 1991. p.864.

Les premiers termes utilisés («habile», «adresse») renvoient à de véritables qualités, dignes des grands esprits, car elles font appel à un savoir-faire qui suppose une technique, une qualification, un talent certain: l'aptitude à exercer de telles compétences exige de la dextérité, de la virtuosité, de l'ingéniosité¹, et cette capacité est dès lors assimilée à une véritable prestation artistique car: «... elle est difficile (comme l'art), donc honorable (et délectable – comme l'art encore); mais surtout payante» (Khawam 1976, p. 14). Quant aux seconds termes utilisés pour définir la ruse, ils font référence à la déloyauté et à la tromperie: des comportements indignes condamnés par tout un chacun car ils renvoient à un comportement dégradant et inavouable, se nourrissant de malhonnêteté et de trahison. C'est pourquoi le terme *ruse* se trouve être en quelque sorte "parasité" chaque fois par la dimension appréciative ou dépréciative que l'on est amené à porter à son sujet. En dernière instance, le jugement dont elle fera l'objet dépendra du but à atteindre.

La ruse et le désordre social

La ruse féminine renvoie généralement à la perfidie, à la tromperie, à la fourberie, à l'hypocrisie, aux complots et machinations de toutes sortes. La culture populaire algérienne est largement imprégnée d'une attitude négative envers les agissements féminins, et nombreux sont les récits et proverbes qui traduisent la méfiance vis-à-vis des femmes. Le meilleur exemple en est donné par l'œuvre de Sidi Abderrahman El Medjdoub, poète marocain du XVI^e siècle, dont la misogynie reste légendaire. On prétend que, de son vivant, les femmes étaient tellement agacées par la virulence de ses épigrammes, que, profitant du fait qu'il était aveugle, elles s'attaquaient à lui en lui jetant du poivre dans les yeux (Scelles-Millie & Khelifa 1966, p. 151). Pour autant, les vers de Sidi Abderrahman El Medjdoub sont tellement appréciés, qu'ils ont traversé tout le Maghreb et sont devenus des proverbes que l'on répète souvent, même de nos jours, tel le quatrain suivant, qui illustre parfaitement cette terrible crainte des femmes:

Les femmes manigancent deux sortes d'aventures;
Ces mauvaises surprises me font fuir prestement:
Des serpents enroulés leur servent de ceinture,
Des scorpions suspendus leur servent de pendants.

(Scelles-Millie & Khelifa 1966, p. 153)

Les contes algériens ne sont pas exempts de cette image négative des femmes perfides, qui cherchent à nuire sournoisement et dont il convient de se méfier en permanence². Ne reculant devant rien, dépourvues de tout principe, elles excellent dans l'art du mensonge et de la tromperie. Leur arme suprême sera la ruse, mais une ruse démoniaque qu'elles savent manier avec

1. Lorsque René Khawam évoque l'esprit guerrier d'un khalife, tel *al-Mou'tadid* qui s'insurge contre la violence envers les prisonniers, il rapporte ses propos ainsi: «Mais où sont donc les ruses des hommes dignes de ce nom?» Et l'auteur d'ajouter: «Car il s'agit bien de dignité. Faire couler du sang est une commodité. Mais une commodité indigne. Pire: inefficace. La ruse au contraire a un double mérite...» (Khawam 1976, p. 14).

Dans le même ordre d'idée, à propos de la violence guerrière qui peut être évitée, Confucius aurait dit: «Un général vraiment grand n'aime pas la guerre et n'est ni vindicatif ni passionné» (Bouthoul 1951, p. 56).

2. Dans une étude réalisée à Rome, en 1963 par le ministère de l'Éducation Nationale, «on a calculé que dans les contes de Grimm, 80 % des personnages négatifs sont des femmes» (Gianini-Belotti 1974, p. 160).

dextérité, et que les hommes redoutent parce qu'elle représente à leurs yeux un véritable contre-pouvoir à l'ordre social établi. Cette ruse, désignée en arabe par le terme *kayd*, renvoie à une intelligence destructrice ou un pouvoir destructeur spécifiquement féminins. On la retrouve dans le Coran à travers l'épisode qui raconte la tentation de Joseph : «Votre artifice est immense»¹, «Voilà de vos fourberies ! s'écria-t-il : elles sont grandes»², «Voilà vraiment une de vos ruses féminines : votre ruse est énorme!»³.

Artifice, fourberie, ruse... quelle qu'en soit la traduction, le *kayd* semble se vouer exclusivement à la ruine de l'ordre moral. Fatima Mernissi signale à son propos que l'Imam Ghazali, figure emblématique dans le monde musulman actuel, considère «... ce pouvoir comme l'élément le plus destructeur dans l'ordre social musulman, où le féminin est synonyme de satanique» (Mernissi 1983, p.14). Fatna Aït Sabbah reprend cette idée lorsqu'elle précise que, dans l'imaginaire arabo-musulman, le *kayd* est défini comme une forme d'intelligence particulière, essentiellement «... féminine et vouée à la destruction calculée, froide et permanente du système» (Aït Sabbah 1982, p.58). Jacques Berque nous dit de même, dans son étude sur la culture arabe, que dans la conception sociale populaire, la femme est représentée le plus souvent comme «... un être roué, livré à ses seuls instincts, perfide envers les hommes... résidu des péchés des démons» (Berque & Charnay 1967, p.173). Partant de là, on comprend davantage comment s'est forgée cette idée de la femme-démon : un être destiné à bouleverser et anéantir l'ordre des choses.

Les représentations que l'on se fait de cette féminité négative trouvent évidemment leur écho dans la tradition orale, et c'est sous cette figure qu'apparaissent, dans les contes de notre corpus, certains personnages féminins dont la présence n'est justifiée que par le mal qu'elles sèment autour d'elles. Préméditations, conspirations, conjurations, machinations, leurs agissements négatifs ne visent qu'un seul but : la rupture de la cohésion et l'éclatement de la structure familiale traditionnelle. Présentées comme des personnages dont l'esprit démoniaque n'apporte que malheur, ruine et désolation, elles sont perpétuellement sujettes à la méfiance et la défiance du sexe opposé. C'est dans le droit fil de ces représentations que Julia Kristeva, s'appuyant sur les travaux de l'anthropologue Mary Douglas, tente d'expliquer l'isolement et la claustration des femmes dans certaines sociétés, et les droits que les hommes s'octroient sur elles :

«Celles-ci, placées apparemment en position d'objets passifs, n'en sont pas moins ressenties comme puissances rusées, maléfiques. Le masculin en apparence vainqueur avoue son acharnement même contre l'autre, le féminin, avoue qu'il est menacé par une puissance asymétrique, irrationnelle, rusée, incontrôlable» (Kristeva 1983, p.80).

Les clichés renvoyés par les différentes productions orales rejoignent le préjugé de la "femme-démon" si bien ancré dans la tradition arabo-islamique. Ils expliquent pourquoi celle-ci se voit si facilement identifiée à ce que l'on appelle en arabe *fitna*, un terme qui renvoie au chaos, à l'incontrôlable, à tout ce qui représente un danger susceptible de troubler la quiétude et l'ordre social⁴.

1. «Inna kaydakounna âdim», *Le Coran*. «Joseph», XII, 28 : traduction Blachère 1949-1950, p.262.

2. *Ibid.* : traduction Kasimirski 1840, p.189.

3. *Ibid.* : traduction Masson 1967, p.286.

4. Nombreux sont les auteurs qui se sont intéressés à cette notion de *fitna* associée à la femme, dont Fatima Mernissi (1987) qui a montré elle aussi comment, dans la tradition arabo-musulmane,

Dans ce cas, la ruse jouit de préjugés négatifs et reste une conduite dont on se méfie particulièrement ; il est rare qu'elle soit associée à la diplomatie, à l'ingéniosité ou au savoir-faire, qui sont des attributs beaucoup plus facilement dévolus à l'homme, car relevant d'archaïsmes patriarcaux.

La ruse au service de la raison

La ruse intelligente est en effet assimilée à une qualité de la raison. Elle se présente comme une démarche digne car elle vise un enseignement, ou une philosophie, dont l'humanité se doit de mettre à profit tous les aspects bénéfiques qui peuvent se concilier avec la morale. Elle se veut l'illustration quasi-parfaite de l'intelligence ainsi que de la maîtrise de soi car elle se situe en deçà de la brutalité et de la force. C'est en somme un palliatif qui, arguant de la sérénité dans des situations de type conflictuel, propose un débouché vers des démarches plus ou moins acceptables par les parties prenantes ou mises en cause. Le rapport à autrui dans l'affrontement des désirs engendre habituellement une violence¹ qui s'exprime à travers une démonstration de puissance entendue comme force brutale – force qui peut être perçue comme un abus, et entraînant de ce fait la désapprobation et le blâme. C'est pourquoi la ruse obtient l'assentiment social² dès lors qu'elle est utilisée pour éviter l'affrontement ou la violence.

Dans la culture arabo-musulmane, parmi les violences de la vie, la violence institutionnalisée et légitimée par le sacré³ trouve son expression à travers la volonté de puissance et d'ordre du sexe masculin sur le sexe féminin⁴. Pour asseoir sa domination, le mâle ne va pas hésiter à déployer toute une stratégie pour mettre en place un rapport où la femme va représenter ce que Dalenda et Abdelhamid Larguèche appelle : « ... le centre de condensation des formes expiatoires de la société tout entière et le terrain privilégié où s'exerce la violence du corps social » (Larguèche 1992, p.158).

Cependant la violence à l'intérieur du groupe familial, le plus souvent in-tériorisée par les femmes et admise comme preuve de virilité de ceux qui se veulent les protecteurs du prestige de la famille, ne rencontre pas toujours l'assentiment de celles-ci. C'est pourquoi, elles tentent de bouleverser l'ordre des choses à travers une opposition maîtrisée, contrôlée et voilée, qui se traduit par la ruse⁵. Cette démarche se voit alors chargée d'une connotation

la femme est envisagée comme un être puissant et dangereux, source de désordre et de chaos social.

1. «La violence est une action directe ou indirecte, massée ou distribuée, destinée à porter atteinte à une personne ou à la détruire, soit dans son intégrité physique ou psychique, soit dans ses possessions, soit dans ses participations symboliques» (Míchaud 1973, p.28).
2. «La force contraint directement, la ruse contraint par un détour, et souvent en emportant le consentement ou la conviction» (Balandier 1985, p.116).
3. «Si vous craignez l'indocilité, admonestez-les ! Reléguez-les dans les lieux où elles couchent ! Frappez les ! Si elles vous obéissent, ne cherchez plus contre elles de voie [de contrainte] ! ». (*Le Coran*, « Les femmes », IV, 38 : Blachère 1949-1950, p.111).
4. «Ceci étant, nous pouvons expliquer pourquoi des valeurs comme la virilité (Rujula), l'autorité (Charaf ou 'ardh) ne trouvent leur pleine signification dans la société traditionnelle que par rapport à la femme (ou aux femmes) dont on a la charge.» (Larguèche 1992, p.162).
5. «En effet, cette société a produit une mentalité particulière chez les femmes, celle que l'on retrouve chez tous les êtres assujettis. L'hypocrisie, le mensonge, la duplicité sont les seules armes dont en fin de compte elles disposent. Et beaucoup d'entre elles en usent... les femmes musulmanes sont souvent de grandes tacticiennes» (Minces 1990, p.73).

positive et valorisante: on parlera généralement d'habileté, de diplomatie, d'adresse, de finesse, de tact, de savoir-faire ou d'ingéniosité et, la plupart du temps, loin de tomber en disgrâce, la femme, trompeur-vainqueur, bénéficiera de l'adhésion et de la considération de tout un chacun.

Parmi les personnages féminins qui traversent les contes de notre corpus, il en est également dont la ruse est perçue de manière positive. C'est le cas lorsqu'elle représente un tremplin ouvrant d'autres perspectives que celles qu'impose le statut social de l'homme. Elle représente alors l'artifice fondamental de toute une stratégie, où antagonisme et confrontation directe ne sont pas de mise. En effet, face aux pouvoirs illimités accordés aux hommes, les femmes vont s'approprier la seule arme qui reste à leur disposition – arme des faibles et des opprimés mais cependant redoutable – et elles en feront usage tantôt pour se prémunir des provocations ou détourner les violences masculines, tantôt pour transgresser les règles patriarcales établies sans les braver ouvertement.

Ainsi, le principe premier qui s'impose à la jeune fille est le culte de l'honneur lié à sa virginité: sans elle la fille n'a plus aucun prix, sa valeur d'échange devient nulle, et elle ne peut plus aspirer au seul statut auquel elle peut prétendre, celui d'épouse-mère. Si elle sait se réserver pour un seul homme, son époux, si en plus elle remplit son contrat en assurant une descendance, de préférence mâle, à ce même homme, alors elle n'aura plus à craindre le pire, la polygamie ou la répudiation. L'avenir lui appartient, elle pourra même tenir l'homme à sa merci grâce à tout un arsenal spécifiquement féminin dont chacune peut disposer.

L'humilité et la déférence, synonymes de soumission, apparaissent comme ses qualités majeures: jamais elle ne devra affronter les hommes directement puisque le code social ne le lui permet pas; cependant elle n'est pas obligée de tout approuver comme procédant d'une loi divine... Rien ne l'empêchera de feindre l'obéissance et la docilité, vertus capitales exigées d'elle, tout en utilisant la ruse, cette forme d'intelligence dont les femmes semblent détenir les secrets: patience et modération, calculs et astuces, artifices et subterfuges, subtilités et séduction; elle peut mettre en œuvre tout un arsenal lui permettant d'enfreindre en toute discrétion les conventions constituées par une société patriarcale¹. Il ne lui est pas interdit non plus, si l'occasion se présente, d'utiliser ses autres compétences, tels que mensonges et calomnies, fourberies et sournoiseries, lorsqu'il s'agit de donner une leçon à un homme qui affiche une supériorité arrogante, à condition toutefois qu'il n'appartienne pas au cercle de la famille élargie². Il y a également des situations où la ruse n'est exploitée qu'à seule fin de rétablir la vérité. C'est une certaine manière de composer avec autrui par rapport à des conditions tangibles et, dans ces

-
1. Un conte raconte l'histoire d'une jeune femme confrontée à son époux qui refuse de consommer le mariage avant qu'elle n'admette qu'au jeu de la ruse l'homme reste le plus fort. Pour la faire plier, il va la séquestrer. Cependant, patiente et discrète, l'héroïne n'hésitera pas à mettre en place tout un système de stratagèmes qui va lui permettre en temps voulu de lui apporter la preuve de la supériorité féminine dans ce domaine: «La ruse des hommes et la ruse des femmes». (Mehadji 2005, p.380).
 2. Devant l'arrogance d'un jeune homme, une jeune demoiselle va être amenée à lui prouver son pouvoir de vie et de mort sur sa personne en faisant appel au code de l'honneur qui régit sa communauté: «Le jeune homme qui voulait se marier» (Mehadji 2005, p.395).

cas, la femme agit conformément aux normes, aux coutumes et aux protocoles en vigueur¹.

Ces exemples illustrent bien l'aspect dichotomique de la ruse, dont la valeur positive ou négative dépend essentiellement de l'usage que l'on en fait et de la finalité qui la détermine. Cela nous amène à évoquer le débat traditionnel, et toujours d'actualité, qui soulève un véritable problème moral posé par des adages de sens commun : « La fin justifie les moyens » ou « Qui veut la fin veut les moyens ». La ruse étant un moyen, un instrument pour la réalisation d'un projet global qui constitue une fin en soi, sa valorisation est tributaire de la dignité et de la respectabilité de cette fin.

3. La ruse féminine : la démarche ultime ou la négation de soi

Par conséquent, si on encourage les hommes à avoir une forte personnalité, preuve de la virilité masculine, il en va de même pour les femmes qui sont valorisées par rapport à leur esprit combatif, à leur ingéniosité, preuve d'une intelligence subtile. Cette intelligence leur permet de vaincre les hommes non par la force, mais par l'intrigue et la ruse, et elle représente un véritable contre-pouvoir dans l'ordre social établi. Ainsi sommes-nous loin de l'image des femmes passives qui doivent se résigner et subir toutes les frustrations et les vexations sans réagir... Elles disposent, au contraire, d'une arme redoutable dont elles ne doivent pas hésiter à user pour améliorer leur sort et résister à la volonté de domination masculine. C'est ainsi qu'elles apparaissent le plus souvent dans les contes populaires algériens, qui sont, dira Bouhdiba : « ... l'occasion pour la conteuse de victoires psychologiques... Dans nos contes, presque sans exception, aidée par sa seule intuition, par sa seule intelligence, la femme se tire toujours d'affaire. Elle remporte sur l'homme des victoires renouvelées » (Bouhdiba 1974, p. 152).

Victoires psychologiques certes, car les rôles sont inversés, l'homme apparaissant souvent tel un objet entre les mains d'une femme masculinisée, dominatrice, décidant seule de son sort et se jouant parfois de la faiblesse et de la crédulité de son partenaire. Satisfaction d'un désir, dirons-nous également, dans le sens où à travers la parole du conte les femmes expriment la réalisation, l'accomplissement d'un désir en même temps qu'elles révèlent son absence : « Sa parole re-présente ce désir, elle en est la présence et l'absence tout à la fois. Sa parole est la présence de l'absence » (Garcia-Casado 1993, p. 118).

Mais à travers ces contes, n'assistons-nous pas également à une remise en question de certaines valeurs ? À une forme de protestation sociale ? De contestation de l'ordre établi ? Proposer au sexe féminin des modèles de conduite qui lui permettent de neutraliser son avilissement, d'atténuer son asservissement, ou de braver des interdits, ne concourt-il pas à encourager un comportement subversif de leur part ?

De fait, certains personnages féminins qui traversent les contes populaires algériens n'hésitent pas à rejeter tout fatalisme, à affirmer leur refus

1. L'exemple en est fourni par l'histoire d'une jeune fille calomniée, accusée à tort d'avoir semé le déshonneur sur sa famille en étant enceinte. Bannie de chez elle, et même plus, laissée en pâture aux loups, celle-ci tentera de restaurer la vérité en ayant recours à toute la subtilité dont peut faire preuve une femme meurtrie dans ce type de situation. (« Celle qui avala un œuf de serpent », Mehadjji 2005, p. 359).

de l'humiliation en violant l'espace géographique masculin, et à manifester le désir d'une affirmation d'elles-mêmes dans la relation conjugale en revendiquant l'usage de leur corps, qu'elles utilisent comme arme pour conquérir et transformer un époux dédaigneux et tyrannique en quémendeur débordant d'humilité¹. Puisque l'état de vassalité qui caractérise la situation des femmes arabo-musulmanes ne les autorise pas à se révolter ouvertement, la seule démarche que les contes leur proposent comme moyen de résistance et de lutte contre l'oppression du sexe opposé est cette subtilité, cette finesse d'esprit qui se traduit par la ruse ou, dirons-nous, par les mille et une ruses de l'intelligence. Se prémunir de la volonté de domination masculine, se défendre contre elle ou la combattre semblent être des opérations réalisables pour celles qui détiennent le pouvoir de la ruse : un pouvoir féminin qui apparaît comme une arme invincible aux ressources inépuisables.

Pour conclure, il faudrait préciser que, à travers les contes populaires algériens, le *kayd*, la ruse féminine, n'est pas toujours assimilée à une intelligence destructrice. Bien au contraire, elle apparaît le plus souvent comme une stratégie défensive permettant d'équilibrer le rapport au sexe opposé, de lui ôter son caractère de subordination et d'asservissement préétabli en faveur des hommes. Comme chez tous les êtres assujettis, les femmes vont développer et entretenir au quotidien des mécanismes de résistance fondés sur la clandestinité, la dissimulation et le secret. Cet ensemble de stratégies, dont les objectifs ne sont pas toujours louables, tend vers l'acquisition d'une pseudo liberté, une certaine autonomie, ou encore une manière de négocier son rapport avec autrui, lorsque ce n'est pas l'appropriation d'un pouvoir au véritable sens du terme. C'est à ce niveau qu'apparaît l'aspect dichotomique de cette pratique, témoin de la dualité intrinsèque au genre humain, mais qui se manifeste avec plus d'acuité chez les femmes confrontées au joug et à la domination du sexe opposé.

BIBLIOGRAPHIE

AGUESSY, Honorat. 1973. Essai sur le mythe de Legba. Doctorat d'État : Université Paris-Sorbonne. 3 vol.

AÏT SABBAH, Fatna. 1982. *La Femme dans l'inconscient musulman : désir et pouvoir*. Paris : Le Sycomore. 203 p.

AUDISIO, Gabriel. [1946]. *Ulysse ou l'Intelligence*. Paris : Gallimard, 2002. (Coll. Blanche). 192 p.

BALANDIER, Georges. 1980. *Le Pouvoir sur scènes*. Paris : Balland. 188 p.

BALANDIER, Georges. 1985. *Le Détour. Pouvoir et modernité*. Paris : Fayard. (Coll. L'espace du politique). 269 p.

BERQUE Jacques, CHARNAY Jean-Paul (dir.). 1967. *L'Ambivalence dans la culture arabe*. Paris : Anthropos. 473 p.

BLACHÈRE, Régis. [1949-1950]. *Le Coran*. (Traduction). Paris : Maisonneuve & Larose, 1980.

BOUHDIBA, Abdewahab. 1974. *L'Imaginaire maghrébin. Étude de dix contes pour enfants*. Tunis : Cérès.

BOUTHOU, Gaston. 1951. *Traité de polémologie*. Paris : Payot.

1. «La ruse des hommes et la ruse des femmes», Mehadji 2005, p.384.

CALAME-GRIAULE, Geneviève. 1992. «L'amour des trois Calebasses. Figures de femmes dans les contes africains». Dans YACINE, Tassadit (dir.). *Amour, fantasmes et sociétés en Afrique du Nord et au Sahara*. Paris : L'Harmattan/Awal. Actes du colloque international des 14-15-16 juin 1989 à Paris. Pages 123-135.

CHELHOD, Joseph. [1964]. *Les Structures du sacré chez les Arabes*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1986. (Coll. Islam d'hier et d'aujourd'hui). 288 p.

DETIENNE Marcel, VERNANT Jean Pierre. 1974. *Les Ruses de l'intelligence : la métis des Grecs*. Paris : Flammarion. (Coll. Nouvelle bibliothèque scientifique). 406 p.

FREUND, Julien. 1965. *L'Essence du politique*. Paris : Sirey.

GARCIA-CASADO, Margarita. 1992. «Zaziya El-Hilalia ou l'articulation d'une parole féminine». Dans *Itinéraires et contacts de cultures*. 1^{er} & 2^e semestre 1992, vol. 15-16, *Hommage à Mouloud Mammeri*. Paris : L'Harmattan. Pages 113-120.

GIANINI BELOTTI, Elena. 1974. *Du côté des petites filles*. Traduit de l'italien par le collectif de traduction des éditions Des femmes. Paris : Des femmes. 208 p.

KASIMIRSKI, A. de Biberstein. [1840]. *Le Coran*. (Traduction). Paris : Garnier-Flammarion, 1970. (1^e édition parue aux éditions Charpentier, sous le titre *Le Coran : traduction selon un essai de reclassement des sourates*)

KHAWAM, René R. 1976. *Le Livre des ruses, la stratégie politique des Arabes*. Traduction intégrale des manuscrits originaux. Paris : Phébus. 447 p.

KRISTEVA, Julia. [1980]. *Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abjection*. Paris : Seuil, 1983.

LARGUÈCHE, Dalenda et Abdelhamid. 1992. *Marginales en terre d'Islam*. Tunis : Cérès.

MASSON, Denise. [1967]. *Le Coran*. (Traduction). Paris : Gallimard, 1980. (Coll. Folio Classique 1233-1233).

MEHADJI, Rahmouna. 2005. Images féminines dans les contes populaires algériens. Thèse de doctorat : Sciences des Textes Littéraires : Université d'Oran Es-Sénia.

MERNISSI, Fatima. 1983. *Sexe, idéologie, islam*. Paris : Tierce.

MERNISSI, Fatima. 1987. *Le Harem politique, le prophète et les femmes*. Paris : Albin Michel. 294 p.

MICHAUD, Yves. 1973. *La Violence*. Paris : PUF. (Coll. Dossiers Logos). Disponible également dans la collection Que-sais-je (n° 2251).

MINCES, Juliette. 1990. *La Femme voilée*. Paris : Calmann-Lévy. (Coll. Essai société). 336 p.

SCELLES-MILLIE Jeanne, KHELIFA Boukhari. 1966. *Les Quatrains de Medjdoub le sarcastique, poète maghrébin du XVII^e siècle*. Paris : Maisonneuve & Larose.

Résolang

Revue publiée par les Revues de l'Université d'Oran

Numéros parus

N° 1 - 1er semestre 2008

N° 2 - 2e semestre 2008

N° 3 - 1er semestre 2009

À paraître

N° 4 - 2e semestre 2009

N° 5 - 1er semestre 2010

Sommaires et appels à contributions disponibles sur :
sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php

Imprimé sur les Presses AGP
315, coopérative Nor, Bir el Djir. Oran, Algérie

Octobre 2009

IMPRIMÉ EN ALGÉRIE (*printed in Algeria*)

ISSN 1112-8550

VARIA

Nassima ABADLIA

Horizons d'attente du lecteur dans l'œuvre :
lecture du *Serment des barbares* de Boualem Sansal

Fattah ADRAR

L'autobiographie dans *Vaste est la prison* d'Assia Djebbar :
Fragments de "striptease" intellectuel insérés dans un non-roman

Mohammed Zakaria ALI-BENCHERIF

La communication télégraphique entre les jeunes algériens bilingues :
Métissage, cryptage et créativité

Farida BOUALIT

Sens et non-sens de « l'être maghrébin » :
positions anthropologiques du discours littéraire maghrébin

Bruno GELAS

Là où la fiction défaille...

Fatima GRINE MEDJAD

Manifestations de la violence dans *Le Ravisseur* de Leila Marouane

Nabila HAMIDOU

L'altérité comme valeur sûre de l'enrichissement individuel

Saliha IGGUI

Contribution à l'étude du lexique kabyle des plantes

Fatima Zohra LALAOUI-CHIALI

La mise en abyme comme technique et figure de la narration à travers
l'analyse du discours relaté dans *Nedjma* de Kateb Yacine

Belkacem MEBARKI

Le texte algérien : permanences et mutations d'une écriture

Rahmouna MEHADJI

Dialectique de la ruse féminine à travers les contes populaires
algériens

Khédidja MOKADDEM

À propos du "chantier" de la réforme du système éducatif algérien

Fewzia SARI MOSTEFA KARA

Le texte dibien et ses miroirs

Nadia SOULIMANE

Malika Mokeddem : une écriture en quête de l'ailleurs absolu

ISSN 1112-8550